Quand l'adjectif ne désigne pas une « qualité » : une nouvelle interprétation de l'adjectivité dans les Catégories d'Aristote

Augustin Laëthier¹

ED 433, Sorbonne Université, France

Résumé. L'interprétation consensuelle des philologues modernes des *Catégories* d'Aristote, qui voudrait que la catégorie dialectique de la « qualité » corresponde au fondement de la classe grammaticale de l'adjectif, soulève des problèmes interprétatifs. Il s'agit d'interpréter à nouveaux frais les chapitres 1 et 8 de l'ouvrage d'Aristote afin de définir ce que nous appellerons la conception aristotélicienne de l'adjectivité, conception si différente de la nôtre qu'elle ne saurait être interprétée comme l'origine théorique de notre adjectif actuel.

Abstract. When the adjective doesn't name a « quality » : a new interpretation of adjectivity in Aristotle's *Categories*. The consensual approach towards adjectivity in Aristotle's *Categories* argues that the dialectical category of « quality » matches the grammatical class of the adjective. This article raises objections to this interpretation and aims to deliver a new interpretation of the aristotelician conception of adjectivity, which is greatly different from our contemporan view, and cannot be seen as the theoretical foundation of the grammatical category of the adjective.

Introduction

Cet article s'appuie sur une interprétation grammaticale très répandue des catégories dialectiques aristotéliennes. Cette interprétation repose le plus souvent sur l'analyse de la nature grammaticale des termes utilisés par Aristote comme exemples pour illustrer ses catégories. Le but de cet article sera de réévaluer les résultats et les conclusions de cette interprétation grammaticale en ce qui concerne l'adjectif.

Notre hypothèse est la suivante : les exemples aristotéliens identifiés comme des adjectifs ne sont ni utilisés, ni compris par le texte en termes adjectivaux, mais se rapprochent bien davantage des substantifs. Cette hypothèse permet d'expliquer plus en détails un fait bien connu de l'histoire grammaticale, à savoir que l'adjectif était considéré comme un nom. Il s'agit de montrer que cette conception de l'adjectif n'était pas simplement une question d'étiquette grammaticale et qu'elle ne s'appuyait pas uniquement

1 laethieraugustin@gmail.com

sur des considérations morphologiques tels que les paradigmes flexionnels, mais qu'elle correspondait à une conception nominale de l'adjectif au sens plein du terme : sémantique, syntaxique et morphologique. Il s'agit de montrer que les mots que nous désignons aujourd'hui par ce terme étaient compris, analysés et interprétés différemment et que cette conception de l'adjectif ne saurait être à l'origine de la nôtre.

Ce qui est donc en jeu, pour nous, n'est pas simplement une conception aristotélicienne de l'adjectif. L'œuvre d'Aristote est utilisée comme un point de départ chronologique, et ce que nous définirons dans cet article comme l'adjectivité dans les *Catégories*, pourra, à notre sens, servir de fondement et de modèle à une description ancienne, révolue, aujourd'hui perdue, de l'adjectivité, une adjectivité qui s'étendrait du grec ancien jusqu'au français classique, en passant bien sûr par le latin, et qui pose un tout autre regard sur ces mots que nous identifions, aujourd'hui, comme des « adjectifs ».

1. L'interprétation grammaticale « consensuelle » des *Catégories*

Cette interprétation constitue le point de départ de notre analyse, nous en discuterons les arguments pour proposer et élaborer nos propres hypothèses, c'est pourquoi il faut tout d'abord en présenter le contenu.

1.1. La correspondance entre catégories dialectiques et classes grammaticales

La démarche de cette interprétation peut être décomposée en deux temps : 1) appliquer les classes grammaticales actuelles, utilisées et comprises dans la description de certaines langues d'aujourd'hui, comme le français, pour les appliquer au grec ancien. On aboutit à un rassemblement, sous une même classe grammaticale, des exemples utilisés en grec par Aristote avec les mots utilisés pour les traduire, selon l'idée que cette classe s'applique aux deux langues. 2) étendre cette classe grammaticale d'un exemple (voire deux ou trois) à toute la catégorie dialectique qu'il illustre (et ne définit pas).

Les correspondances entre les catégories dialectiques et les classes grammaticales supposées des exemples qui les illustrent peuvent ensuite être rassemblées dans un tableau, suivant la liste complète des catégories établie au chapitre 4 :

1. essence : « homme », « cheval » => noms substantifs
2. quantifié : « de deux coudées », « de trois... » => adjectifs
3. qualifié : « blanc », « compétent en grammaire » => adjectifs
4. relatif : « double », « demi », « plus grand » => adjectifs (dont un comparatif)
5. quelque part : « au lycée », « à l'agora » => synt. Circonstanciels (valeur adverbiale)
6. à un moment : « hier », « l'an passé » => adverbes
7. se trouver dans une position : « est couché », « est assis » => verbe d'état (indic. Prés., 3^e pers.)
8. avoir : « est chaussé », « est armé » => verbes (indic. Prés., 3^e pers.) au parfait médiopassif
9. agir : « couper », « brûler » => verbes transitifs actifs (infin. Prés.)

10. pâtir : « être coupé », « être brûlé » => verbes transitifs passifs (infin. Prés.)ⁱ

Ce tableau, établi par Frédérique Ildefonse et Jean Lallot, qui figure dans l'introduction à leur traduction des *Catégories*, est pour nous représentatif d'une interprétation grammaticale des *Catégories* que nous qualifions de « consensuelle », et non de « traditionnelle ». En effet, elle ne provient pas de la tradition rhétorico-grammaticale, mais de l'exégèse des philologues modernes. Nous pouvons la retrouver dans des formes à peine différentes sous les plumes d'autres auteurs, en français ou non.

1.2. La paronymie entre « qualité » et « qualifié » : une exception qui confirme la règle

Bien entendu, les correspondances présentées dans le tableau sont souvent contredites par la lettre du texte, notamment au chapitre 8, qui pose problème dans la mesure où certains commentateurs vecteurs de l'interprétation consensuelle reconnaissent que, dans ce chapitre sur la qualité, on trouve des exemples de diverses classes grammaticales pour exprimer la catégorie de la « qualité », ou du « qualifié ». C'est ainsi que Jean Lallot, après avoir présenté une autre version plus réduite de son tableau de 1990

substance (ousi'a)ânthrôpos 'homme', hippos 'cheval'
 quantité (posôn)dipëkhu, tripëkhu 'de deux/trois coudées'
 qualité (poiôn)leukân 'blanc', grammalikôn 'compétent en grammaire'
 relation (prôs ti)diplâsion 'double', hëmisu 'demi', meizon 'plus grand'ⁱⁱⁱ,

précise dans une note de bas de page relative à ce tableau :

On notera que ces adjectifs sont au neutre (y compris lorsque la probabilité d'un emploi au neutre est faible, comme pour 'compétent en grammaire'). Ce neutre indique que ce qui est visé n'est pas une forme linguistique en tant que telle, mais bien la 'catégorie' qu'elle permet d'illustrer ; aussi bien, dans le chapitre 8 consacré à la qualité, les qualités seront-elles indifféremment indiquées par des adjectifs (leukôs 'blanc') ou par le substantif abstrait correspondant (leukôtès 'blancheur'). Aristote fera certes la remarque capitale (10 a 28) qu'il existe pour nombre de désignations qualitatives une relation paronymique qui fait passer de la désignation de la qualité (poiôtès) à celle du 'quel' (poiôn) : blancheur - blanc, justice - juste, etc., mais, outre que cette 'dérivation' va en général à contre-sens de la dérivation grammaticale, elle ne fait l'objet d'aucune exploitation tendant à mettre en évidence quelque spécificité que ce soit de la classe linguistique des adjectifs.ⁱⁱⁱ

Jean Lallot remarque donc que les exemples du chapitre 8 contredisent précisément son tableau puisque la qualité y est exprimée non pas uniquement par des adjectifs, mais aussi par des noms. Il explique cette anomalie par le concept de paronymie, qu'il décrit comme une « dérivation grammaticale » « à contre-sens », qui fait passer de la qualité, *poiotès*, ex : « blancheur », donc catégorie substantivale, au qualifié, *poion*, ex : « blanc » donc catégorie adjectivale.

On remarque que les concepts de *poiotès* et *poion* et de paronymie sont à leur tour lus et interprétés par association aux classes grammaticales actuelles. La qualité est représentative des substantifs, et le qualifié des adjectifs. A ce stade, il faudrait donc modifier le tableau en constatant que la qualité est exprimée par le substantif, en ajoutant peut-être la catégorie du qualifié qu'on associera à l'adjectif. Mais il n'en sera rien.

L'explication est la suivante : « les qualités seront [...] indifféremment indiquées par des adjectifs (leukôs 'blanc') ou par le substantif abstrait correspondant (leukôtês 'blancheur') ». Par conséquent, il s'agit de dire que la distinction conceptuelle faite par Aristote, entre *poion* et *poiotès*, illustrée entre autre par la paronymie, ne serait pas déterminante mais négligeable quand il s'agit d'interpréter le texte en termes de classes grammaticales, alors que l'auteur même interprète la distinction en termes... de classes grammaticales. Ainsi, le *poion* et le *poiotès* sont distingués par le texte, mais Lallot les considère comme étant de sens équivalents.

Outre son aspect un peu contradictoire qui montre une certaine partialité entre les classes grammaticales qu'on applique au texte et celles que le texte utilise, cet argument qui neutralise la distinction qualité-qualifié permet de neutraliser du même coup la distinction correspondante substantif-adjectif, ce qui a deux avantages : 1) on peut dire que la « qualité » est exprimée par des adjectifs, 2) on peut réintroduire cette opposition substantif-adjectif à un autre niveau, non plus de manière interne à une catégorie dialectique (celle de la qualité-qualifié, donc autant substantivale qu'adjectivale selon cette distinction) mais cette fois-ci de manière unifiée et correspondante aux grandes catégories dialectiques : celle de la substance (traduite aussi par « essence »), associée aux substantifs, et celle de la qualité, associée (uniquement désormais) aux adjectifs.

Le but d'une telle argumentation, pour nous, est assez clair : il s'agit d'exprimer les catégories dialectiques en termes de classes grammaticales, certes, mais aussi d'expliquer les classes grammaticales par les catégories aristotéliennes, en fondant et en confirmant, épistémologiquement, leur validité dans et par le texte des *Catégories*. Il est plus commode d'expliquer que le *substantif* vient de la *substance* aristotélienne, et que l'*adjectif* vient de la *qualité*, que d'expliquer que le *substantif* exprime aussi la *qualité* et l'*adjectif* le *qualifié*, qui est une distinction que l'on retrouve dans le texte en interne au développement d'une seule des catégories dialectique, celle du *qualifié*. Cela est plus commode parce cela permet de plaquer les catégories dialectiques sur l'opposition sémantico-syntaxique actuelle entre substantif et adjectif : le substantif est référentiel, donc il peut désigner des choses, des *substances*, ce qui explique son indépendance syntaxique et sa possible fonction sujet ; au contraire l'adjectif n'est pas référentiel, il n'exprime pas une *substance* mais une *qualité* du référent exprimé par un substantif, il est donc dépendant syntaxiquement du substantif (fonction épithète, apposition, attribut). On retrouve finalement tous les concepts aristotéliens (substance, qualité), et, si l'on ajoute que le terme de « sujet » est lui aussi utilisé comme traduction d'un concept aristotélien présent dans le même ouvrage, l'*hupokeiménou*, il ne manque plus qu'à adosser, à l'interprétation en termes de classes

grammaticales, l'interprétation fonctionnelle de la proposition qui y correspond, ce qui, bien sûr, ne manque pas d'être fait.

Ce que nous venons de décrire ne s'applique pas seulement à l'article de Jean Lallot dans *HEL*, on retrouve l'interprétation consensuelle moderne, l'amalgame entre qualifié et qualité et la compréhension de la paronymie comme dérivation en sens inverse ailleurs, notamment dans les deux traductions et commentaires du texte d'Aristote que nous avons utilisées comme références pour notre analyse^{iv}.

On voit chez d'autres auteurs que ces passages du chapitre 8 ne sont pas nécessairement interprétés de la même manière :

The Categories include the following ten items :

- 1) substance, e.g. « man », « horse », « Socrates »
- 2) quantity, e.g. « two cubits long », « small », and « number »
- 3) quality, e.g. « white »/ « whiteness », « just » / « justice »**
- 4) relation, e.g. « bigger than », « double », « half »
- 5) place, e.g. « in the market-place », « in the Lyceum »
- 6) time, e.g. « yesterday, « last year »
- 7) state, e.g. « to be armed »
- 8) being-in-a-position, e.g., « to sit », « to stand »
- 9) doing, e.g., « to cut », « to burn »
- 10) being affected, e.g., « to be cut », « to be burnt »
- (...)

At least the following parallels between ontological and linguistic categories can easily be drawn. Substance is expressed by common and proper nouns, quality and quantity by adjectives, place and time correspond to adverbs of time and place, while the categories of being in a position, doing and being affected would seem to be related to different types of verbs, intransitive, active and passive.^v

On remarque à la lecture de ce passage que le texte se fait le relai de, ou du moins mentionne longuement l'interprétation grammaticale consensuelle des *Catégories*. En revanche, on remarque que l'on n'y retrouve pas la distinction qualité-qualifié, et que cette fois il est noté dans le tableau que la qualité est exprimée tant par l'adjectif que par le nom, ce qui conduira l'autrice à nuancer fortement l'interprétation consensuelle qu'elle vient de présenter :

Yet this overlapping is far from complete. Quality, for instance, can be represented not only by adjectives (« white ») but even by nouns (« whiteness »). The items in the class of relation correspond to various linguistic expressions, and time and place can be signified by adverb as well as by nominal phrases and so forth.^{vi}

1.3. Conclusion

Si nous avons fait ce rappel et cette description détaillée, c'est que l'interprétation consensuelle moderne des *Catégories* met souvent en jeu bien plus qu'une simple interprétation de l'adjectif dans l'œuvre d'Aristote : c'est finalement de l'origine de l'adjectif en termes épistémologiques dont il est question, et par là toute son interprétation de la tradition grammaticale antique jusqu'à aujourd'hui :

Le traitement de l'adjectif (epitheton) par les grammairiens grecs trahit une double dette à l'égard d'Aristote qui a décrit, dans la Rhétorique, les épithètes comme des mots surajoutés, et a **mis en évidence, dans les Catégories, la distinction entre la qualité et la substance.**

(...)

En montrant que la substance première, la substance par excellence, est incompatible avec la position de prédicat, Aristote préparait la mise au jour de la hiérarchie grammaticale substantif-adjectif, celui-ci 'appelant' celui-là, et non l'inverse. C'est ce couple hiérarchique que nous avons décelé chez Apollonius, et que la tradition grecque préservera dans sa description de l'adjectif, « appelé par certains 'prédicatif (katégorikôn) » et opposé aux noms propre et appellatif par son absence d'autonomie syntaxique 16 (Sch. Den. Thr. 233,24 ; cf. 386,12).^{vii}

Nous ne partageons pas cette interprétation des *Catégories* ni la place qu'on y fait à l'adjectif. Notre démarche consistera donc à étudier à nouveaux frais le chapitre 8 qui pose comme nous l'avons vu les problèmes argumentatifs les plus directs à cette interprétation, pour en tirer nos propres conclusions et nos propres hypothèses sur les catégories dialectiques de la qualité et du qualifié dans le chapitre 8, sur l'utilisation de l'adjectif dans ce chapitre, en élargissant ensuite notre position à tout l'ensemble de l'œuvre.

2. L'adjectif comme « qualifié », *poion* dans le chapitre 8 des *Catégories*

Notre démarche consistera ici à réexaminer le chapitre 8, notamment à comprendre les concepts de qualité et qualifié, *poiotès*, *poion*, afin de voir si l'on peut en tirer des conclusions quant à la classe grammaticale de l'adjectif.

2.1. Qualité/qualifié/paronymie

J'entends par qualité ce en fonction de quoi certains sont dits qualifiés^{viii}

Cette définition initiale du chapitre 8 est au premier abord assez énigmatique, mais on peut déjà en tirer quelques conclusions. Tout d'abord, le fait que la « qualité » est précisément définie par rapport au « qualifié ». Ce qui est sûr ici c'est qu'on fait une très

nette distinction entre la qualité et les choses, les éléments, c'est-à-dire ces « certains » qui « sont dit qualifiés » « en fonction de » la qualité.

Fort heureusement, la suite du chapitre permet d'éclairer cette définition inaugurale en définissant cette fois-ci le « qualifié » :

les qualifiés [sont] ce qui se dit de manière paronymique en fonction d'elles (en fonction des qualités), ou à partir d'elles, de quelque autre manière que ce soit. Dans la plupart des cas, et à peu près dans tous les cas, [les qualifiés] se disent de manière paronymique, par exemple, blanc [vient] de la blancheur], compétent en grammaire de la compétence en grammaire, juste de la justice, etc. Dans quelques cas, toutefois, du fait que n'existent pas de noms disponibles pour les qualités, il n'est pas possible de dériver paronymiquement à partir d'elles ; par exemple, celui dont on dit, en fonction d'une capacité naturelle [qui est la sienne], qu'il [est] bon coureur ou bon pugiliste, on ne le dit pas tel par dérivation paronymique d'aucune qualité ; en effet, pour les capacités en fonction desquelles on dit [qu'ils sont] qualifiés, il n'existe pas de noms disponibles, comme il y en a pour les connaissances en fonction desquelles on dit, en termes de disposition, que certains sont bons pugilistes ou bons lutteurs ; en effet, on parle d'une connaissance du pugilat et d'une connaissance de la lutte, et on qualifie de manière paronymique, à partir d'elles, ceux qui sont [ainsi] disposés. Parfois encore, alors qu'existe un nom disponible [pour la qualité], on ne dérive pas de manière paronymique [le nom du] qualifié ; par exemple, de l'excellence [on ne dérive pas, de manière paronymique] le vertueux ; en effet, si l'on dit [de quelqu'un qu'il est] vertueux, c'est du fait qu'il possède l'excellence, mais on ne le dit pas en dérivant [son nom] de manière paronymique à partir de l'excellence. Mais ceci ne vaut pas pour beaucoup de cas. **On parle donc de qualifiés pour les items qui sont dits par dérivation paronymique à partir des qualités mentionnées, ou de quelque autre manière, quelle qu'elle soit.**^{ix}

Si l'on s'intéresse tout d'abord à la définition fortement appuyée qui ouvre et termine le paragraphe (que nous avons surligné en gras), on constate qu'elle est en accord avec celle de la qualité. Les qualifiés « sont dits en fonction » des qualités. Mais que signifie ce « être dit » ? et qu'est-ce donc qui est dit ? La réponse se trouve à travers un autre élément introduit dans cette nouvelle définition : la paronymie (*paronymia*).

Les *Catégories* commencent de manière abrupte au chapitre 1 par trois définitions : l'homonymie, la synonymie et la paronymie. Voici la définition de la paronymie au chapitre 1 :

On dit paronymes les items qui tirent d'un [autre], par différenciation flexionnelle, une appellation en rapport avec son nom, par exemple de grammaire [on a tiré] *grammairien*, et de courage *courageux*.^x

Clarifions d'emblée ce que signifient les « items » utilisés dans la traduction. L'item est la chose désignée par un nom. La chose au sens large, abstraite, corporelle, générale, singulière, quelle qu'elle soit. Un item, c'est ce que désigne un « onoma », un nom, interprétation du reste en accord avec les deux précédentes définitions du chapitre : l'homonymie et la synonymie, qui font jouer de la même manière la distinction entre les noms et les items qu'ils désignent, les choses auxquelles on les applique.

On comprend donc que la paronymie est un mécanisme linguistique qui permet de désigner un item en utilisant le nom d'un autre item, en faisant subir à ce nom une transformation flexionnelle. Ainsi, le nom « grammaire » (*grammatikès*), qui est le nom utilisé pour désigner un item (en l'occurrence la science de la grammaire), va permettre de désigner un autre item (la personne qui possède cette science) en lui faisant subir une dérivation flexionnelle : « grammairien » (*grammatikos*).

Un premier constat s'impose : les paronymes ainsi reliés par paronymie sont des items différents, c'est-à-dire que ce que désigne le nom « grammaire » est différent de ce même nom fléchi « grammairien », et ne sauraient en aucun cas être assimilés l'un à l'autre. Les paronymes ne sont donc pas des mots : ce sont des référents (en termes de linguistique contemporaine).

A partir de cette compréhension de la paronymie aristotélicienne, nous pouvons donc revenir sur les concepts de *poion* et de *poiotès* :

On parle donc de qualifiés pour les items qui sont dits par dérivation paronymique à partir des qualités mentionnées, ou de quelque autre manière, quelle qu'elle soit.^{xi}

Constatons déjà qu'Aristote n'affirme nullement que la paronymie soit l'unique manière de désigner un qualifié à partir d'une qualité, mais simplement la manière la plus répandue et la plus courante. Mais ce qui est certain, c'est que, lorsque la paronymie est utilisée, la qualité et le qualifié correspondants sont des paronymes. Revenons sur les exemples de couples paronymiques qualité-qualifié utilisés par Aristote :

Dans la plupart des cas, et à peu près dans tous les cas, [les qualifiés] se disent de manière paronymique, par exemple, blanc [vient] de la blancheur], compétent en grammaire de la compétence en grammaire, juste de la justice, etc.^{xii}

Premièrement, on remarque qu'Aristote reprend littéralement le même exemple qu'il avait utilisé au chapitre 1 dans la définition de la paronymie : *grammatikès-grammatikos*. On remarque au passage que cet exemple est traduit par une expression pourtant différente : « compétent en grammaire - la compétence en grammaire » là où l'on avait « grammaire - grammairien ». On retrouve à côté de cet exemple d'autres exemples canoniques comme : *leukos-leukotès* (*blanc-blancheur*).

Par conséquent, puisque la paronymie est un rapport de nomination entre deux items différents, il en ressort que la qualité et le qualifié en fonction de cette qualité sont nécessairement deux items différents.

Ceci implique que le qualifié ne signifie pas la qualité, que grammairien ne signifie pas la grammaire, mais, et c'est ici que nous voulons en venir, que blanc et juste ne signifient pas blancheur et justice. Cette conclusion peut paraître bien maigre mais elle suffit déjà à infirmer l'interprétation de certains commentateurs qui affirment que la qualité et le qualifié désignent une seule et même chose, c'est-à-dire indifféremment la qualité, comme nous l'avons constaté en première partie. Par conséquent, le *poion* et le *poiotès* ne sauraient être amalgamés.

2.2. L'adjectif n'est pas une qualité : *leukos* n'est pas un adjectif qualificatif

Grammatikos, *leukos*, autant de termes grecs qui sont considérés comme des adjectifs grecs par les traducteurs et qui sont traduits par des adjectifs en français (*compétent en grammaire*, *blanc*).

Nous avons pu constater un phénomène important : à chaque fois que de tels « adjectifs » sont utilisés dans le chapitre 8, ils sont désignés comme des « qualifiés », *poion*, par Aristote.

Ainsi, la distinction opérée par Aristote entre deux concepts, le *poion* (traduit le plus souvent par « qualifié »), et le *poiotès* (traduite le plus souvent par « qualité »), est fondamentale en ce qu'elle permet d'isoler un usage de l'adjectif dans l'oeuvre des *Catégories*.

Qu'on nous comprenne bien, il ne s'agit en aucun cas d'affirmer, comme on le lit souvent, que le *poion* correspond à la classe grammaticale de l'adjectif. Il s'agit au contraire de constater que, si en effet le *poion* peut être exprimé par des classes grammaticales autres que celle de l'adjectif, il n'en demeure pas moins que les adjectifs, dans le chapitre 8 des *Catégories*, expriment quant à eux systématiquement un *poion*. Ceci ouvre la possibilité de comprendre véritablement un usage des termes qui sont identifiés dans le texte grec comme des « adjectifs », de définir cet usage, afin plus largement de définir ce que l'adjectif était pour Aristote, ou à tout le moins ce qu'il n'était pas.

Notre interprétation sera la suivante : puisque qualité et qualifié sont des items différents, des paronymes ; puisque le grec ancien au chapitre 1 utilise le même mot (*grammatikos*) pour illustrer le qualifié qu'au chapitre 8 ; et ne joue en aucun cas sur la variation de classe grammaticale qu'on peut observer dans ces traductions différentes en français, nous en concluons que le qualifié désigne « ce qui possède la qualité en fonction de quoi on le nomme ». Ainsi, le qualifié n'est pas une qualité, mais l'entité : abstraite, concrète, humaine ou non, qui possède cette qualité, par exemple pour *grammatikos*, « ce qui possède la grammaire », c'est-à-dire plus précisément, comme il s'agit d'une connaissance dont seuls les humains peuvent être doués, « celui qui possède la grammaire » et donc en français : « grammairien ».

Ainsi, il faudra bien comprendre que « *leukos* » et « *dikaïos* », « blanc » et « juste », désigneront de la même manière « ce qui possède la blancheur », et « ce qui possède la justice ».

Pour le dire en termes résolument modernes, l'adjectif grec n'est pas un adjectif qualificatif, c'est-à-dire que, sémantiquement, il ne désigne pas la « qualité », la « propriété » ou l'« état » d'un « référent » qui serait porté par un « substantif ».

Au contraire, *leukos*, « blanc », dans les *Catégories*, désigne directement son propre référent, comme le ferait un substantif, il désigne un « ce qui », et il est utilisé pour désigner tout ce qui peut posséder la qualité de la blancheur. L'adjectif est donc un nom, au sens où littéralement il est utilisé pour désigner quelque chose, une substance, et syntaxiquement : il n'est pas dépendant d'un « substantif », il peut fonctionner de manière autonome. Enfin, si l'adjectif est dépendant d'un nom, ce n'est pas syntaxiquement, mais dans son processus de signification même : en tant que qualifié, il porte le nom d'une qualité appliquée à une chose qui n'est pas une qualité mais qu'on désigne en fonction d'elle car il la possède. La qualification dont il est ici question n'a plus rien à voir avec celle de l'adjectif qualificatif. Aujourd'hui, en linguistique, l'adjectif est « qualificatif » car c'est un lexème dont l'utilisation apporte une information sémantique (une qualité au sens de propriété) qui s'applique à un référent, référent que cet adjectif ne désigne pas dans la phrase, même si la qualité qu'il désigne s'applique à ce référent. En d'autres termes, l'adjectif désigne une qualité. Au contraire, le mécanisme de qualification dans les *Catégories*, s'il est tout aussi linguistique, a à voir avec la nomination, c'est-à-dire avec un processus que nous qualifierions directement de référentiel : c'est donner un nom à un référent en fonction de l'une de ses qualités.

2.3. Confirmation : les comparatifs et la « fonction épithète »

2.3.1. La comparaison et les comparatifs

Un passage du chapitre 8 nous permet d'illustrer par la lettre du texte notre interprétation :

Les qualifiés admettent également le plus et le moins : car on dit que quelque chose est plus ou moins blanc qu'autre chose, que quelque chose est plus juste qu'autre chose. Et le même item aussi connaît l'accroissement : il est en effet possible que quelque chose de blanc devienne plus blanc. Mais tous [les qualifiés] n'admettent pas le plus et le moins, la plupart seulement. Car dire que la justice est plus ou moins justice pose problème, et [il en est] de même pour les autres dispositions. De fait, ce sont là des questions qui, pour certains, donnent lieu à discussion ; s'ils affirment en effet qu'il ne faut pas du tout dire que la justice est plus ou moins justice, ou la santé [plus ou moins] santé, ils affirment en revanche que l'un a moins de santé qu'un autre, que l'un [a moins de] justice qu'un autre, et de même aussi pour la compétence en grammaire et les autres dispositions. Et de fait il est indiscutable que les items qu'on dit en fonction d'elles admettent le plus et le moins : on dit que quelqu'un [est] plus compétent en grammaire, plus juste, en meilleure santé, qu'un autre, et de même pour les autres cas.^{xiii}

Le texte ici est assez explicite, « le plus et le moins » ne s'appliquent pas à des qualités : la blancheur, la justice, la santé, mais aux entités qui les possèdent en plus ou moins grande

part, donc des entités qu'on dit en fonction d'elles, les qualifiés : « Et de fait il est indiscutable que les items qu'on dit en fonction d'elles admettent le plus ou le moins : on dit que quelqu'un [est] plus compétent en grammaire, plus juste, en meilleure santé, qu'un autre, et de même pour les autres cas ». Cette dernière phrase montre bien que les qualifiés, alias « items qu'on dit en fonction d'elles (les qualités) », sont des « quelqu'un », qui sont rendus dans le texte par des formes qu'on considère comme des adjectifs ou des adjectifs au comparatif *grammatikos*, *grammatikoteros*, *dikaios*, *dikaioteros*. Et l'on remarque par la même occasion que la traduction ne rend pas bien compte de cette compréhension du *poion* (ce qui est bien naturel car les traducteurs ne partagent pas cette interprétation), qui serait mieux rendu si l'on n'ajoutait pas de copule au texte grec, ajout qui est signalé comme tel dans la traduction par des crochets, et si l'on ne traduisait pas *legetai* en grec par « on dit que + subordonnée » en français, étant donné que *legetai* est une forme passive qu'on traduirait bien mieux par « se dit de » ou « est dit », comme le font d'ailleurs les traducteurs lors des autres occurrences (extrêmement nombreuses) de ce verbe. Ainsi nous proposerions : « plus/meilleur grammairien se dit de quelqu'un par rapport à quelqu'un d'autre, et de même pour plus juste, plus sain, et les autres cas ».

Notre interprétation est donc la seule qui permette, à notre connaissance, d'expliquer pourquoi Aristote précise bien que le plus et le moins s'appliquent au qualifiés et non aux qualités.

2.3.2. L'épithète

On pourrait être tenté d'en conclure que cet usage de l'adjectif comme *poion* ne correspondrait pas, finalement, à un usage véritablement adjectival, mais à un usage substantival de l'adjectif qui serait également tout à fait possible en français : substantivation métonymique par le biais de la qualité possédée comme lorsque l'on dit « un blanc » pour « un vin blanc », « une grande » pour « une grande femme », etc. Que finalement nous n'aurions pas isolé un usage de l'adjectif, mais un usage du substantif, c'est-à-dire la substantivation de l'adjectif, et que, par conséquent, cette façon d'interpréter l'adjectif ne s'applique pas aux adjectifs qui seraient dans des positions véritablement adjectivales et donc non substantivés, comme par exemple les adjectifs épithètes, qu'on trouve sous la plume d'Aristote et qu'il ne comprenait sûrement pas comme nous venons de décrire l'adjectif.

A ceci on peut répondre qu'au contraire, cette interprétation de l'adjectif n'exclut pas l'épithète et qu'elle est même en accord avec l'étymologie rhétorique de cette fonction. Que ce sens étymologique, outre qu'il fut commenté par Aristote lui-même, est tout à fait interprétable en termes grammaticaux et syntaxiques, s'adaptant à notre interprétation, mais qu'il repose sur une analyse syntaxique très différente, certes révolue, mais non moins valable pour autant. La tradition grammaticale grecque, en accord avec la rhétorique, et en premier lieu avec la *Rhétorique* d'Aristote, parle d'« *onoma epitheton* », « nom épithète ». Cet *onoma epitheton* sera traduit dans la tradition latine de deux manières assez transparentes : *nomen adiectivum* et *nomen adpositum*, « nom ajouté » et « nom apposé ». On voit donc que, dans la tradition latine, les notions d'épithète, d'adjectif et d'apposition ne font qu'une... Mais ce qui importe, c'est que ce sens étymologique est actif dans la tradition. Le nom ajouté, épithète, apposé, adjectif, c'est donc un nom surnuméraire, qui vient désigner une seconde fois le même référent. Le substantif n'est donc pas le support de

l'adjectif. Car l'épithète n'est pas interprété par rapport au nom auquel on l'ajoute, mais par rapport à la chose qu'il désigne, l'épithète n'est pas incident au nom qui se situe à côté de lui, le seul rapport qu'ils entretiennent, c'est qu'ils désignent tous les deux le même référent. C'est pourquoi on mentionne le nom épithète d'abord en rhétorique : ajouter un nom épithète, c'est avoir deux noms pour le prix d'un, c'est un effet de style. Qu'on ait affaire à « Jupiter créateur », « urbs roma » ou « animal pédestre », l'interprétation est la même. C'est aussi ce qui explique deux absences assez fondamentales dans la description du nom épithète en rhétorique comme en grammaire antique : l'absence de la « dépendance » de l'épithète au nom qu'il jouxte, l'absence de tout commentaire, de toute mention de « l'accord » du nom épithète, du *nomen adjectivum*, au nom auquel on l'ajoute. C'est que la question ne se pose pas : puisque ces deux noms sont les noms d'une seule et même chose, ce serait tautologique que de dire qu'ils doivent être au même cas, au même genre, et au même nombre, pire même, de dire que l'un devrait s'accorder avec l'autre^{xiv}.

Mais l'épithète ne saurait être uniquement une seconde nomination puisqu'il apporte une information supplémentaire, un trait sémantique que le nom initial ne possède pas. A cela nous répondrons que cette remarque est tout à fait compatible avec notre analyse, qu'un nom soit surnuméraire n'implique absolument pas qu'il ne doive pas apporter d'informations nouvelles, ce qui est d'ailleurs inévitable étant donné le fonctionnement de la paronymie que nous avons précédemment décrit : une épithète paronyme portera forcément en elle le sémantisme de la qualité dont elle vient et qui lui transmet son nom... cette information n'est donc pas effacée. Dire que l'épithète est surnuméraire, c'est simplement prendre un autre point de vue : celui de la chose désignée, du référent. Du point de vue du référent, il y a un nom en trop ; du point de vue du récepteur du discours, il y a bel et bien apport d'une nouvelle information qui était d'ailleurs commentée en rhétorique : l'épithète, par l'apport sémantique qu'elle implique, permet l'éloge ou le blâme de la chose désignée...

3. Du chapitre 8 à l'ensemble des *Catégories*

Tout ce que nous venons de dire reposait sur une analyse réalisée à l'échelle du chapitre 8. Il faut maintenant s'assurer que cette analyse ne soit pas en contradiction avec le reste de l'œuvre sur deux domaines : le domaine de l'usage, y-a-t-il d'autres usages du nom ou des paronymes dans les exemples qui contrediraient notre analyse ? Et dans le domaine philologique de la compatibilité de notre analyse avec la lettre du texte, c'est-à-dire avec une interprétation cohérente des *Catégories*.

3.1. Un autre usage du nom : le nom de la qualité pour exprimer le qualifié sans paronymie, « blancheur » signifie « blanc »

On peut faire un constat à savoir que, au sein même du chapitre 8, le *poion* n'est pas exprimé uniquement par des exemples que nous définirions d'adjectivaux. On assiste même à un usage du nom de la qualité qui semble contradictoire avec le propos même de l'auteur : le nom de la qualité est utilisé sans flexion (sans modification morphologique) pour désigner le *poion* :

Il existe également de la contrariété en fonction du qualifié, par exemple, la justice est le contraire de l'injustice, la blancheur est le contraire de la noirceur, et de même pour les autres cas, ainsi que pour les items qu'on dits qualifiés en fonction de ces [qualités], par exemple, l'injuste [est le contraire] du juste, et le blanc [le contraire] du noir. Mais ceci ne vaut pas pour tous les cas : le roux, le pâle et les autres colorations de la sorte sont qualifiés et n'admettent pas de contraire.

Et, de plus, si l'un des contraires est un qualifié, son contraire sera aussi un qualifié. Ceci est manifeste pour qui s'attache aux autres chefs de prédication, par exemple, si la justice est le contraire de l'injustice, **or la justice est un qualifié, donc l'injustice, également, est un qualifié** ; car aucun des autres chefs de prédication ne s'adapte à l'injustice : ni le quantifié, ni le relatif, ni quelque part, ni, en général, aucun des [chefs de prédication] de cette sorte, mais seulement le qualifié. Et il en est également ainsi pour les autres contraires selon le qualifié.^{xv}

Tout d'abord, il faut remarquer que le premier paragraphe est en accord et répète à la fois la théorie et les exemples de la relation paronymique typique entre qualité et qualifié qui fut déjà répétée pas moins de trois fois par l'auteur depuis le début du chapitre 8. Ainsi, dans ce paragraphe, ce sont bien les formes considérées comme adjectivales en français comme en grec, « injuste », « juste » qui sont associées au *poion*, au qualifié.

En revanche, dans le second paragraphe, Aristote affirme, en rupture avec tous les exemples précédents : « la justice est un *qualifié*, donc l'injustice, également, est un *qualifié* ». Comment interpréter cette apparente contradiction ? Y-a-t-il ici contradiction d'Aristote avec lui-même et/ou du texte avec notre interprétation de l'usage de l'adjectif dans le chapitre 8 ?

Rappelons tout d'abord que nous avons affirmé que si tous les mots identifiés comme adjectifs dans le chapitre 8 désignaient bel et bien systématiquement le *poion*, nous avons bien précisé que cela n'impliquait nullement que le *poion* ne puisse être désigné par des mots identifiés comme appartenant à d'autres classes grammaticales, ici, en l'occurrence, des substantifs. Notre constat de départ au moins est toujours valide.

Reste à savoir si cela est en accord avec notre lecture de la paronymie, ce qui, par la même occasion, permettra de vérifier qu'il n'y a pas contradiction interne au texte même. Pour cela, revenons une dernière fois à la définition du qualifié :

On parle donc de qualifiés pour les items qui sont dits par dérivation paronymique à partir des qualités mentionnées, ou de quelque autre manière, quelle qu'elle soit.^{xvi}

Une première observation permet déjà de comprendre qu'Aristote ne se contredit pas en l'espace de deux paragraphes : « ou de quelque autre manière, quelle qu'elle soit ». Les qualifiés sont donc qualifiés soit par paronymie, soit de quelque autre manière. C'est-à-dire, littéralement, qu'il n'est pas obligatoire d'utiliser la paronymie qui fait passer de « justice » à « juste » par dérivation pour désigner le qualifié. Fort bien. Reste à savoir comment il est

possible que la désignation habituelle de la qualité, « justice », puisse en venir à désigner sans flexion, sans transformation morphologique, l'item que, normalement, elle désigne par paronymie, à savoir le qualifié.

Pour ce faire, nous pouvons définir ce qu'est la « qualification », une notion qui explicite le rapport entre la qualité et le qualifié. La qualification est un rapport établi entre deux items/étants/choses (deux référents) sur la base de leur désignation linguistique (nom, appellation) et sur la base de la relation que ces items entretiennent l'un avec l'autre : c'est le fait de qualifier (nommer, désigner linguistiquement) une chose (appelée « qualifié ») en utilisant le nom d'une autre chose (appelée « qualité »), parce que cette dernière se trouve « dans » la première. On comprend donc que le qualifié est une entité différente de la qualité et qu'il la contient/possède^{xvii}. Par conséquent, la qualification, si elle se fonde sur un rapport ontologique entre deux items dont l'un contient/possède l'autre, ne saurait en aucun cas être réduite à ce rapport, car elle n'est pas du même domaine. En effet, la qualification est du domaine de la nomination, elle est l'expression dans la langue, par le nom, de ce rapport ontologique ; elle est l'utilisation de ce rapport ontologique supposé entre deux entités pour désigner linguistiquement l'une par l'autre. La qualification peut se faire de trois manières différentes :

- 1) La première et la plus habituelle est la paronymie, qui consiste à utiliser le nom de la qualité pour désigner le qualifié en faisant subir une transformation morphologique à ce nom : la flexion.
- 2) La seconde, utilisée par Aristote mais non commentée par lui, c'est le fait d'utiliser le nom de la qualité pour désigner le qualifié sans faire subir de transformation morphologique à ce nom : c'est l'exemple précédemment cité où les noms des qualités « justice » et « injustice » sont utilisés directement pour désigner les qualifiés correspondants, qui sont habituellement désignés paronymiquement par « juste » et « injuste ».
- 3) La troisième est commentée par Aristote, il s'agit des cas où le lexique fait défaut à la qualification et qui concerne deux cas. Premièrement, le nom de la qualité fait défaut, mais il existe tout de même un nom pour le qualifié (le bon pugiliste est un qualifié appelé tel parce qu'il possède la qualité d'être apte à bien faire du pugilat. Or, il n'existe pas de mot simple pour désigner une telle aptitude). Deuxièmement, c'est le fait que le mot qui désigne le qualifié est sans rapport morphologique avec celui de la qualité, c'est-à-dire qu'il existe un nom pour le qualifié qui ne peut pas être rapporté morphologiquement à celui de la qualité.

De tout ceci, nous tirerons deux conclusions. La première c'est que le fait que le *poion* peut être désigné par des termes identifiables aujourd'hui comme substantivaux ne remet pas en cause notre analyse et notre interprétation, qui montrait justement de quelle manière l'adjectif était utilisé et compris nominalement pour désigner systématiquement un *poion* dans le chapitre 8. La seconde c'est que la paronymie n'est pas absolument pas équivalente à une dérivation grammaticale inversée qui ferait passer du substantif, *blancheur*, à l'adjectif, *blanc*, interprétation assez répandue comme nous l'avons constaté en première partie. Ceci pour une raison bien simple, à savoir que la dérivation grammaticale concerne les mots, alors que la paronymie concerne non pas uniquement les mots mais en premier lieu les choses que désignent ces mots : la paronymie désigne un type de relation établie entre des choses par les mots qui les désignent.

3.2. Le nom du *poion* pour la *poiotès*, ou « blanc » (*leukon*) pour « blancheur » (*leukotès*)

Dans la mesure où nous venons de voir qu'il était possible que le nom de la qualité, identifiée comme un substantif, désigne un qualifié normalement exprimé par un nom identifié comme un adjectif, il semblerait possible et non contradictoire que l'inverse se produise, c'est-à-dire qu'il soit possible d'utiliser le nom du qualifié, identifié comme un adjectif, pour désigner la qualité.

Au chapitre 5, consacré à la catégorie de la substance seconde, on peut lire :

En revanche, pour ce qui est dans un sujet, dans la grande majorité des cas, ni le nom, ni la définition ne se prédiquent du sujet ; dans quelques cas cependant, rien n'empêche que le nom se prédique du sujet, alors que c'est impossible pour la définition. Par exemple, le **blanc**, qui est dans un sujet, à savoir le corps, se prédique bien de ce sujet – on dit en effet [qu']un corps [est] blanc -, mais jamais on ne prédiquera du corps la définition du **blanc**.^{xviii}

Notre interprétation de ce passage distingue deux usages différents du terme « blanc » (*leukon*), l'un en gras, l'autre souligné. Le terme « blanc », souligné dans le texte, correspond pour nous à son usage caractéristique tel que nous l'avons identifié dans le chapitre 8, à savoir comme paronyme de « blancheur », et désignant donc un qualifié : un corps, en tant que ce corps possède la qualité de la blancheur. Le terme « blanc », quand il est en gras, désigne au contraire non pas le paronyme de la blancheur, c'est-à-dire un qualifié, mais la blancheur elle-même, c'est-à-dire une qualité.

3.3. Conclusion

En examinant les différents usages des exemples utilisés par Aristote pour illustrer les catégories dialectiques du qualifié, qui sont identifiés par certains commentateurs comme des adjectifs (en grec comme en français), tels que « blanc » (*leukos*), nous pouvons constater que :

- ces termes sont utilisés dans la majeure partie des cas comme illustrant la catégorie du qualifié, par paronymie, ce qui correspondrait à leur usage de base ;
- ces termes peuvent être utilisés, de manière exceptionnelle, pour désigner non pas le qualifié mais la qualité, en fonction duquel ce qualifié est en temps normal désigné.

Dans le premier cas, ces termes qui désignent un qualifié désignent directement un référent. Cet usage ne correspond donc pas à ce que nous désignons aujourd'hui comme un usage adjectival, mais bel et bien à un usage que nous qualifierions de substantival.

Dans le second cas, ces termes désignent une qualité, usage que nous identifierions comme un usage substantival également : « blanc » signifie « blancheur », il est substantivé dans la traduction qui l'utilise avec un article, « le blanc ».

En conséquence, il est impossible d'affirmer que le texte des *Catégories*, en théorie (c'est à dire dans la définition de ses catégories dialectiques) comme en pratique (c'est-à-dire dans la lettre du texte et dans l'usage qui est fait des exemples utilisés), associe ou exprime, volontairement ou non, implicitement ou explicitement, des catégories

dialectiques à la catégorie grammaticale que nous définissons aujourd'hui comme adjectivale, qui implique que le terme utilisé n'est pas référentiel, que ce terme désigne sémantiquement une qualité ou un état d'un référent exprimé par un substantif, critère sémantique qui se traduit automatiquement en syntaxe par la dépendance de l'adjectif à un support substantival.

En d'autres termes, nous pensons qu'il n'est ni justifié ni justifiable de faire un parallèle entre la catégorie dialectique de la qualité et la classe grammaticale de l'adjectif.

Conclusion générale

Les exemples utilisés par Aristote dans le texte dénotent de deux usages strictement similaires des « adjectifs » et des « substantifs », usages qu'on retrouve d'ailleurs en français en fonction du déterminant utilisé :

- « injustice », *adikia*, est utilisé pour signifier soit une qualité, notion générale abstraite, comme quand nous disons « la justice », soit un qualifié, c'est-à-dire pour désigner de manière métonymique une entité, quelle que soit sa nature, qui possède cette qualité, comme quand nous disons : « on m'a fait *une injustice* » pour « quelque chose d'injuste ».
- « injuste », *adikon*, est utilisé pour signifier soit un qualifié (qui désigne de manière métonymique une entité ou une personne qui possède la qualité d'injustice), qui comprend mais dépasse notre usage substantivé de l'adjectif français quand on dit « un injuste » (même si on dit davantage « un juste » qu'« un injuste »...), soit une qualité, notion générale abstraite, comme quand nous disons en français « l'injuste », concept opposé « au juste ».

La seule chose qu'on puisse donc conclure de ces exemples, c'est que l'usage qui y est fait de ce que nous appelons l'« adjectif », n'est jamais un usage « adjectival » mais un usage nominal qui correspond en fait à notre usage de l'adjectif quand il est substantivé^{xix}, c'est-à-dire quand l'adjectif est utilisé comme un nom, et non comme un adjectif.

Si, à partir de là, nous devons donner une définition de ce que nous pourrions appeler « l'adjectivité aristotélicienne », nous reformulerions simplement la définition des paronymes, en disant que c'est un processus de nomination métonymique qui consiste à désigner quelque chose par le nom d'une autre chose, en s'appuyant sur le rapport que ces deux choses sont supposées entretenir, et en faisant subir à ce nom une transformation morphologique de l'ordre (selon le point de vue) de la flexion ou de la dérivation suffixale.

Nous ne pouvons que constater que cette conception de l'adjectivité correspond très exactement à une notion qu'on retrouve dans la *Grammaire générale* et dans la *Logique* de Port-Royal, notion que les Messieurs ont eux-mêmes héritée de la scolastique, à savoir celle de la connotation, précisément définie comme un processus de signification qui consiste à signifier une chose par le prisme d'une autre, et qui est la notion explicative de l'« adjectif » défini comme un « connotatif », par conséquent, de la même manière, comme un nom au sens plein du terme.

Nous ne pensons pas qu'il s'agisse là d'une coïncidence. Nous aimerions utiliser les conclusions de cette analyse comme point de départ d'une hypothèse qui dépasse la lecture d'Aristote, et qui permette d'interpréter l'adjectif dans la tradition grammaticale, depuis Aristote jusqu'à Port-Royal, en définissant une adjectivité fondamentalement différente de

celle d'aujourd'hui qui, précisément, a mené à la séparation de la catégorie du nom en deux catégories distinctes du substantif et de l'adjectif.

Références bibliographiques

Aristote, *Catégories*, présentation, traduction et commentaires de Ildefonse, F., Lallot, 2002, J. Éditions du Seuil.

Aristote, *Catégories*, *Sur l'interprétation*, présentations et traductions par Crubellier, M., Dalimier, C., Pellegrin, P., 2007, GF.

Aubenque, P., 1962, *Le problème de l'être chez Aristote*, Presses Universitaires de France, Paris.

Desbordes, F., 2007, *Idées grecs et romaines sur le langage*, ENS éditions.

Lallot, J., 1992, « L'adjectif dans la tradition grammaticale grecque », *Histoire Épistémologie Langage*, tome 14, fascicule 1 : « L'Adjectif : Perspectives historique et typologique ».

Luthala, A., 2005, *Grammar and Philosophy in Late Antiquity*, John Benjamins publishing company, Amsterdam/Philadelphia.

i Aristote, *Catégories*, présentation, traduction et commentaires de Ildefonse, F., Lallot, 2002, J. Éditions du Seuil, p. 24.

ii Lallot, J., 1992, « L'adjectif dans la tradition grammaticale grecque », *Histoire Épistémologie Langage*, tome 14, fascicule 1 : « L'Adjectif : Perspectives historique et typologique ».

iii *Ibid.*

iv Avec la traduction et les commentaires de Frédérique Ildefonse et Jean Lallot aux éditions du Seuil, nous nous sommes appuyés sur la traduction et les commentaires de Michel Crubellier, Catherine Dalimier et Pierre Pellegrin aux édition GF de 2007.

v Luthala, A., 2005, *Grammar and Philosophy in Late Antiquity*, John Benjamins publishing company, Amsterdam/Philadelphia., p. 15-16.

vi *Ibid.*, p. 16.

vii Lallot, J., 1992, « L'adjectif dans la tradition grammaticale grecque », *Histoire Épistémologie Langage*, tome 14, fascicule 1 : « L'Adjectif : Perspectives historique et typologique ».

viii Aristote, *Catégories*, présentation, traduction et commentaires de Ildefonse, F., Lallot, 2002, J. Éditions du Seuil, p. 99, (*Catégories*, 8b25-26).

ix *Ibid.*, p.107,109 (*Catégories*, 10a27-10b11).

x *Ibid.*, p. 59, (*Catégories*, 10a12-15).

xi Aristote, *Catégories*, présentation, traduction et commentaires de Ildefonse, F., Lallot, 2002, J. Éditions du Seuil, p.107,109 (*Catégories*, 10a27-10b11).

xii *Ibid.*

xiii Aristote, *Catégories*, présentation, traduction et commentaires de Ildefonse, F., Lallot, 2002, J. Éditions du Seuil, p. 111, (*Catégories* 10b26-11a5).

xiv Ce développement historique sur le rapport entre épithète et adjectif dans la tradition grammaticale est le fruit d'un travail de rédaction actuellement en cours d'achèvement, qui n'est pas terminé et qui n'est volontairement pas développé avec plus de détails car il pourrait à lui seul constituer le sujet d'un article. Il repose sur les textes d'Aristote et de Quintilien pour la rhétorique, de Donat et de Priscien pour la grammaire, de Martianus Capella et d'Augustin pour la dialectique. On pourra en outre se référer, pour un historique précis sur la question de l'épithète dans ses rapports avec la rhétorique, la grammaire et la dialectique, à l'ouvrage d'Anneli Luhtala, *Grammar and Philosophy in Late Antiquity*.

xv Aristote, *Catégories*, présentation, traduction et commentaires de Ildefonse, F., Lallot, 2002, J. Éditions du Seuil, p.107,109 (*Catégories*, 10a27-10b11), p. 109,111, (*Catégories*, 10b12-25)

xvi *Op. cit.*

xvii Si l'on veut avoir une idée plus précise de ce que signifie « posséder », « contenir » ou « être dans » lorsque l'on dit que le qualifié contient la qualité, il suffit de se rapporter à la lecture du chapitre 8 qui dresse une typologie de tous les types de qualité en explicitant justement les rapports que ces qualités entretiennent avec leur qualifiés.

xviii Aristote, *Catégories*, présentation, traduction et commentaires de Ildefonse, F., Lallot, 2002, J. Éditions du Seuil, p. 63, (*Catégories* 2a27-34).

xix Mais pas uniquement, puisqu'en français cette substantivation ne permet de désigner que des personnes.